

LES 70 ANS DU Monde

Toujours se réinventer

« Le Monde » évolue chaque jour. Les exigences et les ambitions qui prévalent depuis sa création n'ont pas pris une ride



Benoît Vitkine, service International.



Sophie Dupont, service Documentation.



Marie Sumalla, service Photo.



Maxime Vaudano, pôle Décodeurs au Monde.fr. PHOTOS : STÉPHANE REMAEL POUR « LE MONDE »

C'est la question qui taraude, à l'évocation du 70^e anniversaire du *Monde*, que nous célébrons ce jeudi 18 décembre : le journal de 2014 est-il porteur des mêmes valeurs que le premier numéro, daté du 19 décembre 1944 ? Il se résumait alors à quelques articles imprimés serrés sur une unique page recto verso, rareté du papier oblige. Celui d'aujourd'hui (par journal, nous entendons désormais éditions imprimées et numériques confondues) foisonne d'informations se déclinant sur différents supports.

Au sein de ceux qui font *Le Monde* d'aujourd'hui, il y a unanimité pour répondre que oui, il y a continuité, cela va de soi. Notre reporter Benoît Hopquin, dans un abécédaire qui dessine un portrait du journal relevé d'une salutaire pincée d'autodérision, rappelle les ambitions affichées par Hubert Beuve-Méry dans son premier éditorial : clarté, véricité et rapidité, cette dernière notion ayant pris

un sens nouveau depuis l'arrivée d'Internet. Le fondateur du journal aurait pu ajouter rigueur, honnêteté, indépendance...

Porté par ces valeurs, *Le Monde* pourrait se croire infaillible, et ses journalistes s'ériger en donneurs de leçons éthiques et déontologiques. Mais, dans ce métier, l'humilité est de loin préférable. Votre vigilance et la vivacité de certaines de vos réactions, chers lecteurs et chères lectrices, y ramènent celles et ceux d'entre nous qui auraient pu l'oublier un instant. Du reste, au *Monde*, on ne se prend pas forcément toujours au sérieux, ainsi que le montre le reportage photographique de Stéphane Remael.

Ce qui n'a pas changé, c'est la haute idée que l'on se fait ici du rôle et de la responsabilité d'un journal, idée transmise de génération en génération, ainsi qu'en témoignent notre collaborateur Francis Marmande, qui chemine au côté du *Monde* depuis plus de quarante ans, et son cadet Damien Leloup, né au journalisme en même temps qu'à

Internet. Les nouveaux défis, les nouveaux outils ou la défiance d'une partie de l'opinion vis-à-vis des médias doivent nous conduire à toujours plus d'exigence vis-à-vis de nous-mêmes.

Scruter le présent, imaginer l'avenir

Pour autant, *Le Monde* bouge, et celles et ceux qui estiment qu'il n'est plus celui du temps d'Hubert Beuve-Méry ont raison. Il n'est pas figé dans son passé, il n'a jamais cessé de scruter le présent et d'imaginer ce que pourrait être l'avenir. Le sien comme celui de la société dans laquelle il évolue. Avec des questionnements se recoupant parfois de façon étonnante autour d'un certain désenchantement propre à l'époque et auquel il serait mortifère de céder.

Les périodes de mutations et d'incertitudes peuvent aussi offrir de magnifiques opportunités pour se réinventer. Alors que la diffusion des quotidiens baisse depuis plusieurs années, jamais notre audience globale n'a été aussi forte, et

quinze millions de lecteurs fréquentent plus ou moins régulièrement l'univers du *Monde*, que ce soit sur supports numériques ou imprimés. Il s'agit donc là d'un changement d'état, au sens chimique du terme.

L'expérience de lecture offerte par le papier reste unique. Mais la numérisation et la mobilité doivent aussi nous permettre de partager les contenus éditoriaux et les valeurs du *Monde* avec de nouveaux lecteurs. Ceux du monde francophone, auxquels s'adressera par exemple l'édition africaine du *Monde.fr* qui verra le jour en janvier 2015. Ceux de la génération connectée, auxquels sera bientôt proposée une édition du matin conçue spécialement pour smartphones.

Des lecteurs qui, sans forcément le savoir, seront bien les descendants de ceux qui, il y a exactement soixante-dix années, par un lundi après-midi de décembre, déboursèrent 3 francs pour accompagner la naissance d'un journal. ■

GILLES VAN KOTE



Gérard Courtois,
Sylvie Kauffmann
et Alain Frachon,
éditorialistes.

PHOTOS: STÉPHANE REMAEL
POUR « LE MONDE »

Informier à l'heure d'Internet

Le Web a tout changé. Et pourtant, aujourd'hui comme hier, les règles et l'ambition du journalisme restent les mêmes : faire vivre le débat, en revenant toujours aux faits

Le téléphone était dans l'entrée de l'appartement. Le câble fourni avec l'ordinateur ne faisait qu'un mètre de long. Rien de bien grave : lorsque j'ai inséré dans le lecteur le CD-ROM AOL aux couleurs criardes, j'avais démenagé mon PC flambant neuf ; le moniteur trônait sur le carton d'emballage, lui-même posé sur le paillason de l'entrée. La tour Pentium 2 était par terre, le clavier aussi. Après dix minutes d'installation et de configuration, le modem lançait son premier biiiiiiiiip strident, et j'étais parti pour l'un de ces voyages qui changent à tout jamais une vie, et dont je ne suis toujours pas vraiment revenu.

J'ai la chance de faire partie de la « génération du basculement ». Né en 1980, « génération Mitterrand », comme on disait à l'époque. Une enfance bercée par les dessins animés japonais, la « Bibliothèque verte » et les clignotements jaunes des lettres sur le moniteur de l'Amstrad CPC 6128. Une adolescence tranquille, dans une petite ville de Bretagne, sorties, musique, jeux vidéo. L'information, c'était *Ouest-France*, France Info, de temps à autre un quotidien national ou le JT d'Antenne 2. Les images du corps de Ceausescu, mes parents m'expliquant ce que c'est qu'une dictature ; la première guerre d'Irak, ce matin où mon père, qui n'aime pas le bruit pendant le petit déjeuner, avait allumé la radio dans la cuisine, signe que l'heure était grave.

Et puis ce monde encore largement analogique a basculé, pile lors de mon passage à l'âge adulte : Internet est arrivé grâce aux modems 56k, à grand renfort d'offres 30 heures gratuites et d'optimisation des heures creuses de France Télécom. L'accès était limité, les possibilités infinies : groupes de discussion, sites personnels, mails, *chatrooms*, journaux en ligne.

Et Napster. En deux ans, le téléchargement illégal de musique, rendu aussi simple que l'envoi d'un mail, a dévasté le modèle économique d'une industrie centenaire. Pendant que les majors se lançaient des séries de procès aussi coûteux qu'inutiles, des millions d'internautes débutants, comme moi, s'échangeaient des titres rares, découvraient de nouveaux groupes, bâtissaient des bibliothèques musicales auparavant réservées aux millionnaires.

Il fallait vingt minutes pour télécharger poussivement un morceau au format MP3, la barre de chargement défilant pour-cent par

pour-cent, avec la promesse d'une version live totalement introuvable un an auparavant. Jamais la musique n'avait été aussi facilement disponible pour le plus grand nombre – et jamais une industrie, celle du disque, n'avait été autant révolutionnée et menacée en aussi peu de temps. Le tour de la presse allait venir, mais à l'époque les risques semblaient encore diffus – et l'infini des possibles dépassait largement les inquiétudes. L'année où Napster perdait le premier procès qui signalait le début de sa fin, *Le Monde*, l'entreprise, enregistrait des résultats record.

Quinze ans après, on pourrait croire que nous avons tous tiré les leçons de l'épisode Napster. Ce n'est pas le cas : tout le monde s'accorde à dire que la presse doit s'adapter, muter, mais personne n'a la solution. Les révolutions, grandes et petites, se sont poursuivies à un rythme effréné, des blogs aux réseaux sociaux, des *paywalls* aux *meters*, sur la récolte et la diffusion de l'information comme sur le modèle économique.

Leçons d'humilité

Lorsque je suis arrivé au *Monde.fr*, en 2006, Facebook faisait ses premiers pas hors des Etats-Unis, une poignée de blogueurs réputés influents, qui cumulaient chacun quelques milliers de visites quotidiennes, étaient érigés en héros modernes de la campagne présidentielle. Sept ans et quelques élections plus tard, la révolution s'appelle Twitter, MSN n'existe plus, et Facebook et Google sont en compétition pour le titre du Big Brother que nous adorons détester sans pouvoir nous en passer.

Et les journalistes, dans tout ça ? Et l'information ? L'indépendance ? Le débat équilibré, l'enquête, les faits, les idéaux de la presse d'après-guerre ? Tout cela a-t-il encore sa place dans un monde où l'information circule instantanément dans les câbles à fibre optique, où la malinformation conduit à l'infobésité ? Hein ? Et demain ?

Demain, comme aujourd'hui et hier, il y aura des journaux, des journalistes et de l'information. Bien sûr, hier on achetait un épais cahier de papier au coin de la rue. Aujourd'hui, c'est toujours un peu de papier, beaucoup de sites et d'applications sur smartphone ou tablette. Demain, bien malin qui peut prévoir quel sera le canal préféré des lecteurs. Mais il y aura toujours des lecteurs.

Oui, des lecteurs, vous avez bien lu. Le phénomène a été quelque peu éclipsé par le succès phénoménal de YouTube ou de Dailymotion, mais l'un des grands gagnants de ces dernières années, c'est l'écrit. En dix ans, le prix des minutes de téléphonie s'est effondré, chacun a sur soi un téléphone portable. Qu'il utilise principalement pour envoyer des mails et des SMS : appeler quelqu'un est devenu impoli, on a le sentiment de déranger. Mais contrairement à une rumeur tenace, on lit et on écrit de plus en plus. De plus en plus vite. Les journalistes ont appris à écrire en 140 signes, un passage douloureux dans un métier, la presse écrite, où le grand reportage de 8 000 ou 10 000 signes a toujours été considéré comme le genre noble.

Mais ce n'est là que la plus simple des leçons d'humilité que nous avons dû prendre avec plus ou moins de bonne volonté : autrefois sagement cantonnés à la rubrique courrier, après le filtre rassurant d'une secrétaire, les lecteurs sont aujourd'hui partout, pour le meilleur et pour le pire, dans les commentaires sous les articles, sur les réseaux sociaux, où ils nous critiquent souvent, nous remercient parfois.

Un vrai choc des cultures, un dur, un vrai, avec son lot de réactions outrées et de journalistes qui demandaient la suppression pure et simple des commentaires sur notre site. Mais on ne lutte pas contre les usages. L'industrie du disque a cru pouvoir le faire, parce qu'elle avait pour elle la force de la loi. Elle a perdu. La peur est mauvaise conseillère.

La peur, le futur de la presse en est rempli. Plans sociaux, audiences en chute, modèles économiques vacillants, le modèle économique de la presse va mal, très mal. Mais ce n'est pas la première fois, ni sans doute la dernière, et par le passé, d'autres bouleversements technologiques ont changé les règles du jeu – la presse d'information s'en est toujours relevée. La radio devait détruire l'écrit, la télévision allait tuer les stars de la radio – rien de tout cela n'est arrivé. Après les turbulences, est venue la stabilisation des modèles – jusqu'à la prochaine crise.

Pour les journalistes, le futur est aussi et surtout riche de promesses, d'outils, de formats, de sujets. Le « big data », l'exploitation de gigantesques corpus de données, nous ouvre des portes vertigineuses pour analyser les évolutions de l'économie, de la société, de la politique. Chaque mois apporte son lot de nouveaux formats multimédias qui nous permettent de mieux raconter, expliquer, décortiquer une information. Demain, les lunettes ou autres objets connectés nous permettront d'informer nos lecteurs encore plus vite, encore mieux. Nous pourrions travailler, comme *Le Monde* l'a déjà fait sur des dossiers comme WikiLeaks, avec des équipes internationales de journalistes issus de plusieurs rédactions, en temps réel, sur des enquêtes au long cours faisant appel à des dizaines de spécialistes et à des outils sémantiques et statistiques qui permettent de faire émerger les structures du chaos.

Le chaos, justement, est permanent et multiforme. C'est le bouillonnement d'un monde qui change un peu plus vite chaque jour, où les repères et symboles avec lesquels nous avons grandi ont disparu : l'URSS, le World Trade Center et la production indus-

trielle française se sont tous écroulés en moins de vingt ans. Les clefs que nous ont données nos professeurs et nos parents ne fonctionnent plus. Nous avons appris à bricoler les nôtres – tout comme nous avons dû créer nos propres outils, empruntant autant au journalisme qu'à l'informatique. Il n'est plus possible de travailler uniquement à partir de ses sources et des fils d'agence ; les sources se sont demultipliées. Les témoignages peuvent venir aussi bien de notre reporter sur le terrain que de YouTube, l'annonce d'un remaniement ministériel peut tomber sur TF1 comme sur Facebook, et le début d'une guerre peut être signalé par un « urgent » de l'AFP comme par la photo d'un tir de missile publiée sur Twitter.

Dans ce chaos, il y a pourtant des éléments de stabilité. Les règles fondamentales du journalisme restent les mêmes : vérifier l'information, donner la parole à tous les camps, fournir le contexte qui permettra à chacun de se faire sa propre opinion, hiérarchiser l'information – vingt-quatre heures sur vingt-quatre désormais. Les idéaux pour lesquels on choisit ce métier sont toujours bien vivants, les débats sur l'importance à donner à tel ou tel événement toujours aussi forts – simplement, les équipes de rédaction se font plus par messagerie instantanée qu'autour d'une table de réunion. Peu

**Pour les journalistes,
le futur est aussi et surtout
riche de promesses,
d'outils, de formats, de sujets**

importe le canal sur lequel nous nous enverrons des invectives demain – Google Glass ou puce mentale –, l'important est que ce débat se poursuive.

Le vrai danger pour la liberté de l'information est là, dans l'absence de débat : les outils à disposition des régimes répressifs pour censurer et filtrer les communications sont de plus en plus aboutis, et les démocraties lorgnent elle aussi les filtres plus ou moins perfectionnés du Web.

Plus insidieux : l'explosion des réseaux sociaux, la personnalisation accrue des services et la domination de quelques grandes entreprises ont conduit à la création de nouvelles « bulles ». Suis-je bien informé si l'on ne me propose que des articles susceptibles de m'intéresser et de ne pas me déplaire ? Puis-je voter en connaissance de cause si je bloque systématiquement les messages des personnes avec lesquelles je suis en désaccord ?

Aujourd'hui, et peut-être encore plus demain, c'est aussi le rôle d'un média de confronter ses lecteurs aux autres opinions – en revenant toujours aux faits. Quelles que soient les mutations à venir, leur amplitude et les destructions qu'elles ne manqueront pas de provoquer, cette mission gardera toute son importance. Le journalisme et *Le Monde* ont encore de beaux jours devant eux. ■

DAMIEN LELOUP



Baptiste Le Bihan, Cédric Mateus, Barbara Bleuse, Sylvain Paley, Capucine JenouDET, régie publicitaire.



Gilles van Kote, directeur du « Monde ».



Fabienne Grünfeld, service Correction.



Joséfa Lopez, pôle Vidéo au Monde.fr.

Journal d'un jeune septuagénaire

Notre chroniqueur jazz Francis Marmande a l'âge du « Monde ». Il raconte une vie de passion pour la presse

Tous les soirs que le dieu des quartiers nord faisait, là-bas, par violent vent de nord-ouest, vers 18 h 12 pile – on parle des années 1950, à Bayonne –, Eugène Chaperot, le grand-oncle, passait lire le journal : *Le Républicain du Sud-Ouest*. Feuille pliée grand format, de sensibilité « gauche subliminale ». *Le Courrier de Bayonne*, lui, était de droite. Eugène Chaperot commençait par « Les morts ».

Ma mère, un peu moins de 30 ans, lui servait son premier antépénultième verre de rouge. Malentendant comme un pot (1918, les obus, 3 millions de tympanes explosés), Eugène ratisait en silence *Le Républicain* pendant trois heures. Tonton Eugène était comique. Il portait le complet avec le chic d'un Cary Grant à trogne de W. C. Fields. Il imitait Grock à merveille. La télé n'étant pas encore relayée, au pied des Pyrénées, il nous apprit énormément.

Son vrai dernier verre sifflé, il se levait avec des airs de seigneur incertain, revissait son béret, glissait ses lunettes d'écaille dans la poche de poitrine de sa salopette, et déclarait sobrement : « Il n'y a rien à lire dans ce putain de journal ! »

J'aime ce rien. Le journal, c'est l'autre nom du rien. L'autre nom du jour, de la politique, du hasard, du futile, du désespérant et de l'espoir. Une sorte de rien. Pigiste au *Monde* depuis 1973, dedans-dehors, je me suis souvent senti comme ces couillons de rien, déguisés en cyclistes d'opérette, que l'on voit cavaler dans les cols, à côté des vrais coureurs pour les encourager.

Dedans-dehors, avec pourtant la proximité à fleur de peau que donne l'amitié sans objet. Vivant à cru toutes les joies, toutes les peines, les bonheurs secrets et les crises qui signent la vie d'un orchestre. Capable d'en crever, parfois.

À l'université (43 ans, 10 mois et 6 jours au service de l'instruction publique), je me sens soudain journaliste. Leur cher dédain pour « nous »,

juche Sun Ra en lieu et place de Stanislas sur sa place. Gravant sur le socle : « *A Sun Ra, la Lorraine reconnaissante*. » Je ne suis pas dessinateur (musicien, journaliste, etc.). Je suis un type qui dessine. Pourquoi les journaux ne disparaîtraient pas ? Je vais vous le dire : parce que les dessinateurs de presse n'ont pas la moindre envie de disparaître. Vital. Voir les pays sous dictature. Les dessinateurs font bande à part de l'intérieur. Leur signature danse dans le dessin.

Le Monde entre dans la bergerie familiale en 1958 : guerre d'Algérie, opposition à la torture, laquelle redevient très tendance, ce soir. Mon père, marchand de vin, rapporte de ses tournées toute la presse, de *France-Soir* au *Canard*. Un régala. Chez mes parents, chez mes grands-parents comme chez Eugène, même limonade : les hommes au manuel, les femmes à la pensée.

Au lycée d'avant 1968, guerre oblige, on interdit les journaux. Ce qui, soit dit en passant, ne fait ni chaud ni froid à la majorité silencieuse. A quatre, on traversait la cour en déployant *L'Huma*. Un pion nous glissait : « *C'est pas L'Express qu'il faut lire, c'est France Observateur*. » Avec l'accent.

Amour des quotidiens

Aujourd'hui, je suis abonné à *Libération*, dont je guettais la sortie, en juin 1973. J'y ai collaboré, de 1975 à 1977, sous un pseudo que je ne révélerai jamais, même sous la torture. Plaisir indicible de descendre le prendre à la boîte avant l'aube. Amour des quotidiens : *Le Parisien* au café, *L'Equipe*, comme Rebejrolle et Portal, *L'Humanité*, comme Lubat, *Le Figaro* dans les hôtels, *Le Monde* comme Marcel Dabé à Venise, ou Marcus Miller au carrefour de Sunset Boulevard et San Vicente Boulevard (L. A.).

Faire l'inventaire des hasards (M^{lle} Espeluze, l'institutrice du hameau, annonçant à ma grand-mère, qui avait pris son premier poste à dos de mulet, que je ferais un bon journaliste) ; l'histoire de mes passages au *Monde*, depuis la rue des Italiens ; la chronique de mes coquilles ; les batailles ; les pots, les chants, le reste.

Sur le trottoir des villes inconnues, je peux faire 11 km pour dénicher un *Monde* daté de trois semaines, ou le journal local. Splendeur de la vérité, vies minuscules : un faux prêtre, deux noyées, sept vaches foudroyées, quatre crimes abominables, une naissance de rhinocéros blanc au zoo d'Amnéville, l'horoscope (j'aimerais tant rédiger un horoscope pour le journal)... Sept sujets de roman par série de brèves.

À Belleville (Paris 20^e), trois kiosques veillent sur moi, à moins de trois minutes, ouverts le dimanche. Si décideurs et cadres de tout poil habitaient Belleville et confiaient leurs cadresses et cadrillons à l'école publique, on n'en serait pas là. J'aime les grèves. Sauf les jours sans journal : ces jours plus longs qu'un putain de jour sans pain.

Pour mes 50 ans (*Le Monde* aussi avait 50 ans), j'avais sauté en parachute de 5 000 mètres. Ma mère : « *A ton âge !* » Comme avec la contre-basse, le vol à voile, le rugby, Leiris ou les situationnistes, le journal m'a offert des pistes d'essai de luxe. Le journal, c'est un orchestre. Sinon, autant composer le poème de Parménide ou *Les Illuminations*. J'aime encore, la nuit, rentrer de club et attaquer l'article par la face nord.

Un matin de septembre 1984, ma mère m'appelle. Francisco Rivera « Paquirri », torero d'époque, est mort la veille à Pozoblanco. Je prévient *Le Monde*. Dans le genre, *Le Monde* a eu un chroniqueur de première catégorie : Jean Lacouture. Il n'officie plus. On me demande de rédiger la nécrologie de Paquirri. J'ai vu ma première corrida en 1954. Ça a commencé comme ça.

Comment se fait-on faiseur de nécrologies (toreros, musiciens, flamencos, poètes, professeurs, morts) ? Par chagrin et par excitation. Si souvent, par trop de proximité. Sans compter qu'il faut annoncer au monde la mort d'un individu dont on ignorait l'existence sur Terre – Rebejrolle ou Miles Davis : c'est *Le Monde*, vraiment irremplaçable. Humbles, ignorés, malfaites ou fausement glorieux, ils le sont tous.

Je me souviens du dernier titre de *Combat*, sous-titre : « De la Résistance à la Révolution » : « Silence, on coule ! » La fin des quotidiens ? Suffit de songer à la fin claironnée de la correspondance, de l'amour, des livres, du vélo, du politique, de la radio, de la chanson ou de l'Histoire.

Telles les chaussettes dans la machine à laver, les choses ne disparaissent jamais. Tout connement, elles changent d'espace-temps. Je ne crois en rien. Je ne vois vraiment pas pourquoi je me mettrais à croire à la fin du monde. Moquons-nous de la joie mauvaise, joie très 1940, qui klaxonne la disparition des quotidiens. *Le Monde* a 70 ans ? Il ne les fait pas. ■

FRANCIS MARMANDE

Sur le trottoir des villes inconnues, je peux faire 11 km pour dénicher un « Monde » daté de trois semaines

sauf s'ils ont un papier à caser... Où que je sois, dans les pays dont l'alphabet m'est inconnu, je ne peux commencer la journée sans un journal. Et là, sémiologue en triple (salto arrière, pyrotechnicien de la pensée analogique), je crois tout comprendre.

Ce que n'aiment pas les gens, c'est que les journaux leur apprennent des choses qu'ils ne savent pas. Exactement comme à l'école. D'où le succès de la télé d'info en boucle. Mes débuts au *Monde* ? Un dessin. On ne rit pas.

Nous sommes en octobre 1973, ma formation académique, style ascenseur social type, est terminée. Mai 1968, que j'attends depuis mon arrivée à Paris (1962), l'a dessoûlée. Je reprends tout de zéro avec Lacan, Tourmier, Barbéris, Barthes, Deleuze, Foucault. Même mouvement, même ardeur, que Mingus, Ornette, Albert Ayler, Sun Ra ou Portal. Joyce, Sollers, Siné, Willem, Guyotat.

En 1971, à l'ENS de Saint-Cloud, en AG du Secours rouge, il nous faut une nuit entière pour trancher si l'on distribuera ensemble les très interdits *Cause du peuple* et *Hara-Kiri*. Les « prochnois », ces grands mélancoliques de l'Inquisition, chinois. « Notre » ligne « dandy décadente » (ce n'était que trop vrai), pour une fois, l'emporte.

Universitaire (littérature moderne), je joue de la basse dans des ensembles free, tendance free. On s'appelle « Marteau rouge » (oui, bon, passons.) J'ai 28 ans, *Le Monde* aussi. Il est plus sage. Entre « International » et « Culture », *Le Monde* tient une page quotidienne « Agitation ». Je suis (tousjours) gauchiste et fou de jazz. Le formidable spécialiste du jazz au *Monde*, Lucien Malson, est sartrien, auteur des *Enfants sauvages*, une des sources de Truffaut. Au début, nous faisons les opposés. L'époque s'y prête. Hernani à tous les étages.

Pour le premier Nancy Jazz Pulsations, Malson recommande un sien ami à Yvonne Baby, créatrice des pages culture. Laquelle demande un dessin. J'y vais d'un portrait de Sun Ra, pope électronique d'un sidéral Solar Myth Arkestra, en chasuble cosmique, avec diadème directement branché sur Saturne, tant qu'à faire. On ne saurait imaginer aujourd'hui l'épouvante éblouissante que déclenchait un Sun Ra, en 1973, à Nancy.

Dans le dessin (un peu loupé, les mains surtout, difficiles m'a-t-on dit aux meilleurs peintres), je

Des chiffres et des heures

Qui écrit « Le Monde » et comment ? Sur quels supports, à quel rythme et à quelle heure ? Et qui le lit ? Quelques données pour appréhender l'identité et l'horloge interne du quotidien aujourd'hui

Supports numériques

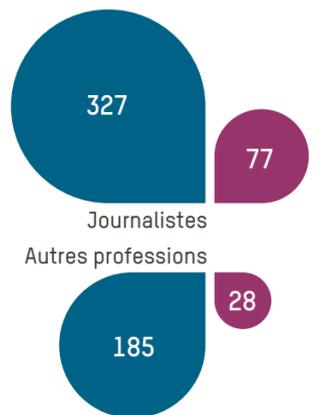
Supports papier

« LE MONDE »

315 000
EXEMPLAIRES QUOTIDIENS
(tirage moyen au 30/10/14)

2,8
MILLIONS D'ARTICLES
accessibles en ligne, dont
les archives depuis 1944

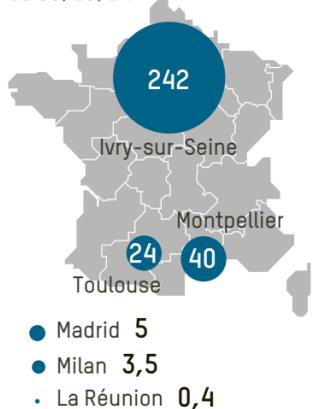
617 SALARIÉS EN CDI
au « Monde » et au Monde.fr



10
GIGABITS PAR SECONDE
de données envoyées
aux pics d'audience, soit
1,25 milliard de caractères
par seconde : c'est la taille
de l'Encyclopædia Universalis

700 KM DE PAPIER
sont utilisés pour l'impression
d'une édition de 40 pages
en 300 000 exemplaires

6 IMPRIMERIES
tirage moyen, en milliers d'ex.
au 30/10/14



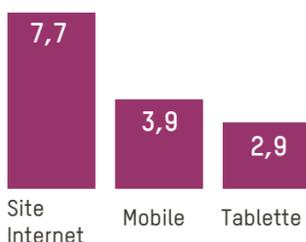
1 246
BLOGS ACTIFS
hébergés par le site

7
SUPPLÉMENTS DU QUOTIDIEN
5 hebdomadaires, dont
M Le magazine, et 2 mensuels

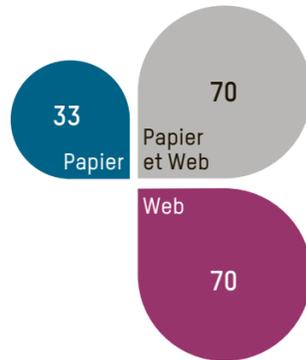
SES LECTEURS

2 023 000
LECTEURS DU QUOTIDIEN
PAR JOUR
audience 2013-2014

AUDIENCE DES SUPPORTS NUMÉRIQUES
en millions de lecteurs par mois



RÉPARTITION DES 173 000 ABONNÉS
selon les supports
en milliers

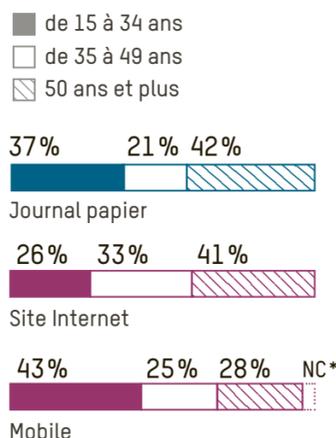


LEUR PROFIL

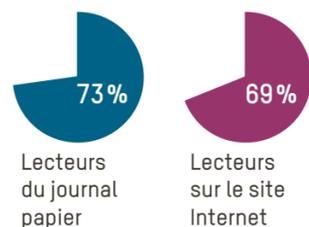
LES HOMMES LISENT PLUS « LE MONDE » QUE LES FEMMES



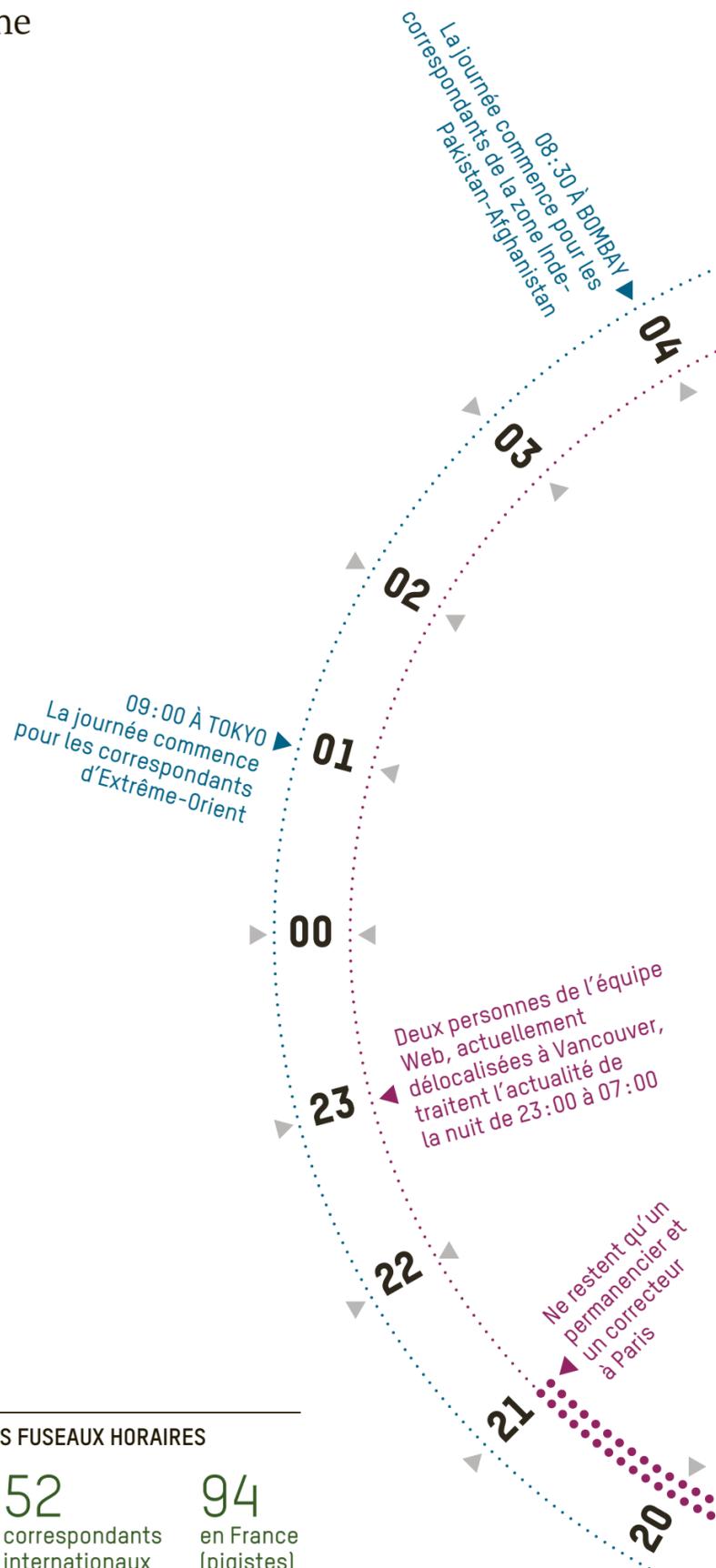
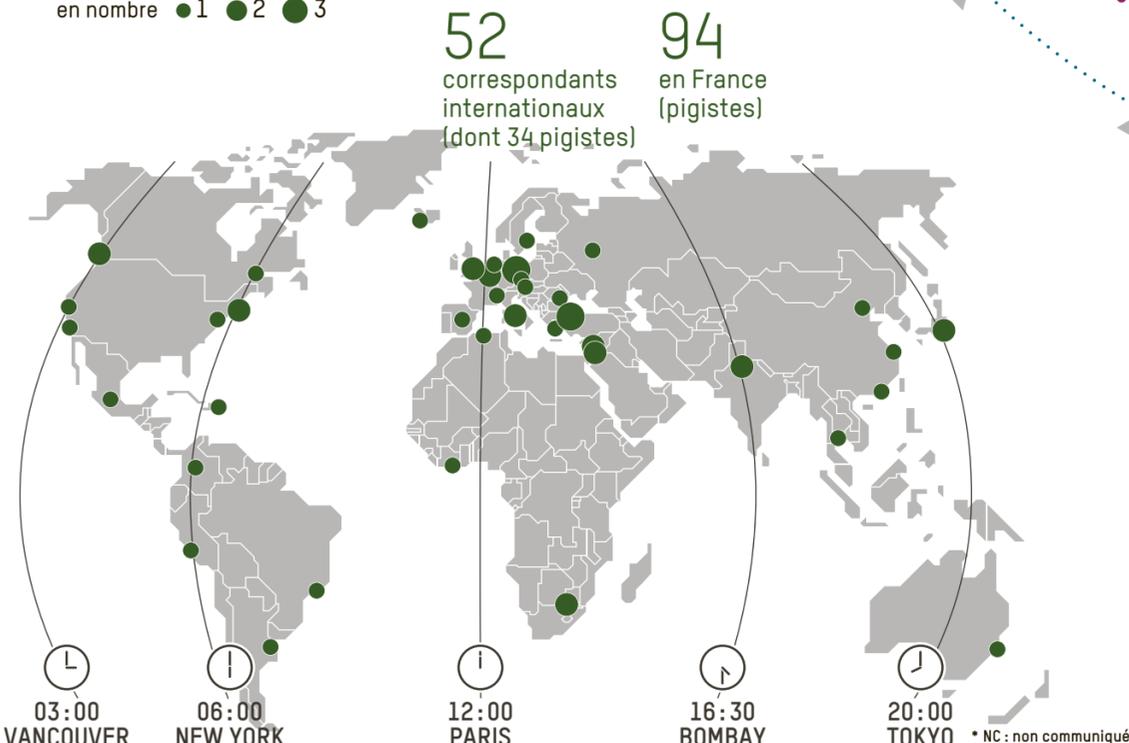
LES JEUNES, PREMIERS LECTEURS SUR MOBILE
Ils représentent aussi une part importante du lectorat papier



PRÈS DE 3/4 DES LECTEURS SONT DIPLÔMÉS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
en % de l'audience globale

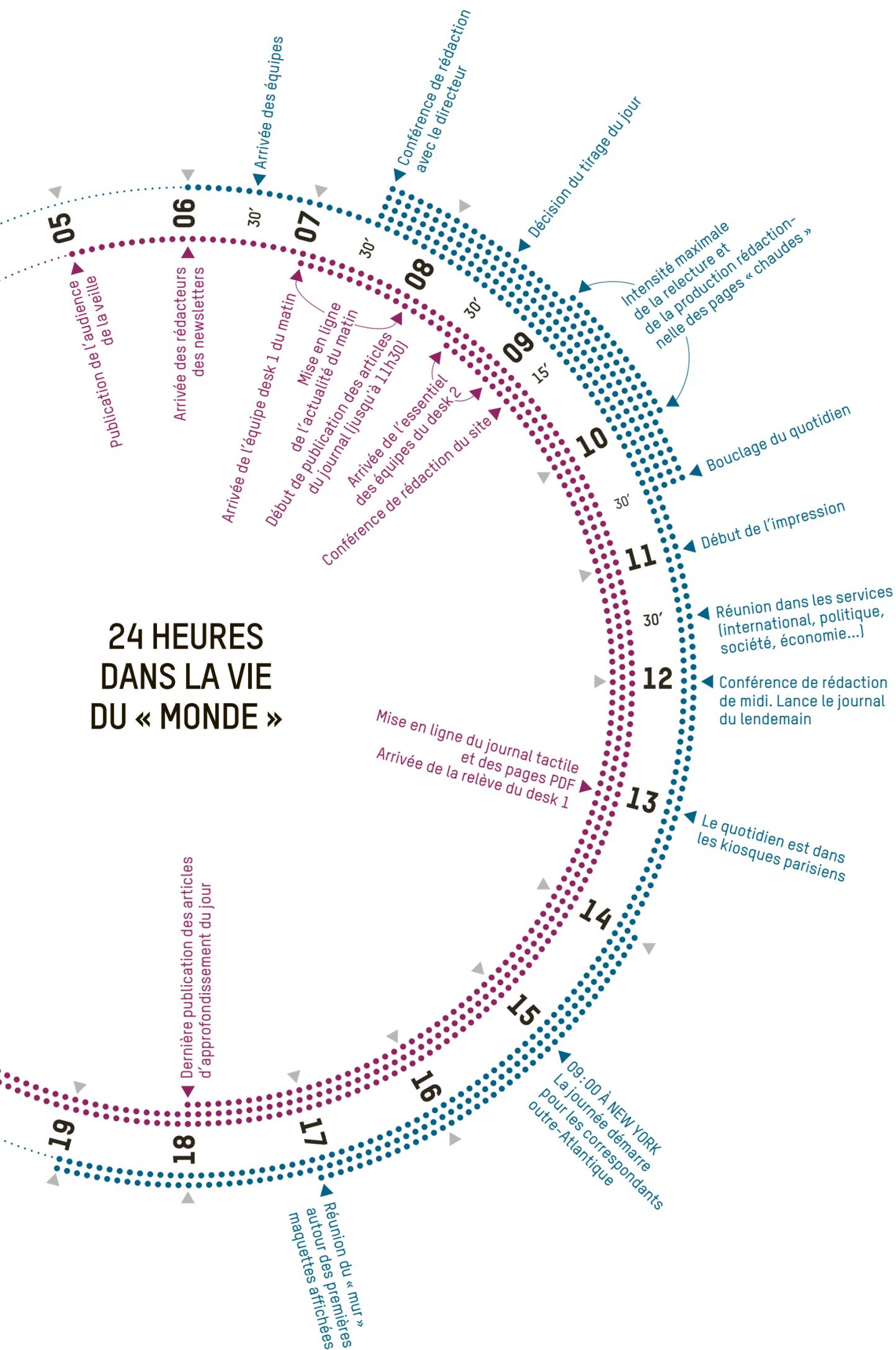


DES CORRESPONDANTS SUR TOUS LES FUSEAUX HORAIRES
en nombre ● 1 ● 2 ● 3



* NC : non communiqué

24 HEURES DANS LA VIE DU « MONDE »



LE PARCOURS D'UNE INFORMATION

00 : 40 MARDI 21 OCTOBRE
Un membre du site repère des tweets de médias russes annonçant la mort de Christophe de Margerie, PDG de Total, dans un accident d'avion, à Moscou. Il prévient le permanencier. L'information vient d'ITAR-TASS, reprise notamment par Russia Today.

00 : 40-01 : 30 Notre journaliste de permanence à Vancouver (Canada) tente d'obtenir confirmation auprès de Total.

01 : 32 L'AFP publie un « urgent », citant les « médias russes ».

01 : 40 Envoi d'une alerte aux détenteurs de l'application Lemonde.fr sur smartphone. Quelques minutes plus tard, un premier article court est publié sur le site. Ce texte sera mis à jour toute la nuit.

02 : 00 Reprise et mise à jour d'un portrait écrit par Jean-Michel Bezat en 2007 de Christophe de Margerie issu des archives.

03 : 00 Total confirme la mort de son PDG dans un communiqué.

05 : 50 Un article reprend les réactions qui affluent sur les réseaux sociaux.

06 : 02 La chef du service économie et entreprises, Virginie Malingre, qui vient de se réveiller, consulte le site où elle apprend la nouvelle.

06 : 04 En l'absence de Jean-Michel Bezat, en vacances, elle appelle Dominique Gallois, puis Isabelle Mandraud, correspondante à Moscou, pour leur demander un papier sur l'accident.

07 : 00 L'équipe du site à Paris donne des détails sur l'accident et les réactions dans les matinales radio. Le desk du service économie analyse les scénarios de succession.

07 : 15 On bouleverse le chemin de fer du cahier économie pour faire deux pages, l'une avec le portrait actualisé par Dominique Gallois, l'autre regroupant les autres papiers écrits par Anne Eveno, Isabelle Chaperon, Laurence Girard et Isabelle Mandraud.

07 : 29 Dominique Gallois appelle la documentation, qui sort le dossier sur le PDG, puis joint ses contacts chez Total.

07 : 30 Réunion dans le bureau du directeur, la disparition de de Margerie fera le titre de « une ».

09 : 00 Plusieurs décryptages sont lancés, qui seront publiés au fil de la journée sur le site, ainsi qu'une infographie et une analyse en vidéo.

10 : 40 La « une » est bouclée, le journal est BAT (bon à tirer) dans le jargon.

De A à Z, «Le Monde» en 26 caractères

Benoît Hopquin est rédacteur depuis 1990. Il livre son regard sur les lecteurs, les journalistes, les petites manies et les vrais bouleversements qui ont marqué l'histoire du titre

a

Abonné au «Monde» depuis...

Au temps de la malle-poste, le préposé des P et T charriait à la prime adresse du journal, rue des Italiens, des sacs remplis de lettres commençant par cette formule : « *Abonné au Monde depuis...* ». Suivait l'indication d'une date, d'un millésime, qui prouvait que n'écrivait pas un perdreau de l'année ou un visiteur de hasard. La suite avait souvent un goût de ciguë. Le courrier émanait le plus souvent d'une personne « *déçue* », « *surprise* », « *scandalisée* ». Les éloges étaient rares et parfois teintés d'ironie. Qu'importait ! Depuis soixante-dix ans, les missives apportaient au journaliste la plus délicieuse des certitudes : son article avait été lu ! Ces épistoliers étaient la partie émergée de l'iceberg, de cette masse indéterminée qui avait consacré un peu de son précieux temps à notre indigne prose. Car un journal ne vit que par ses lecteurs, une lapalissade qu'il n'est malheureusement pas inutile de rappeler. Il existait donc, ce héros de notre quotidien, ses pattes de mouche énervées en témoignaient. Soixante-dix ans après la Libération, il est toujours là, lecteur outragé, lecteur brisé, lecteur martyrisé, mais lecteur quand même. Trouvant qu'il y a trop de ci et pas assez de ça. Bougonnant ou bienveillant, ergoteur ou magnanime, vigilant toujours, exigeant souvent, fidèle malgré tout. Comme le faisait naguère le fondateur Hubert Beuve-Méry, il semble lire *Le Monde* un crayon rouge à la main. Il ne laisse rien passer. A l'heure d'Internet, cette loyauté critique, cet amour féroce ne se démentent pas. *Le Monde* est toujours lu, mais différemment. Le cordon ombilical s'est fait électronique. Les réactions en avalanche sur le forum, les courriels en mitraille ont simplement remplacé l'encre fraîche, sanguinolente. La charge qui harassait chaque matin le facteur était doublée d'un autre indicateur : le chiffre des ventes, à la fois paramètre économique et indice de séduction. Un autre outil permet aujourd'hui de mesurer cet attrait sur le Web : l'audience. Combien de clics, de pages vues, de connexions ? Obsédante, parfois aveuglante question, que tempère un autre indicateur précieux : le temps passé sur un article. Une courbe chassant l'autre, l'audience tend donc à remplacer les ventes pour mesurer le lectorat, à défaut de sonder le lecteur en son âme. Mais tout indique qu'il est toujours là, derrière son écran ou sa page de journal, et cela seul importe. Gloire donc à vous, qui lisez ces lignes. A tout seigneur, tout honneur, nous vous avons placé un peu abusivement à la lettre A. Manière aussi de saluer ceux qui s'arrêtent en général après le premier paragraphe.

b

BNP

C'est l'acronyme donné, en aparté évidemment, au trio qui a racheté en 2010 le Groupe Le Monde : Pierre Bergé, Xavier Niel, Matthieu Pigasse. Un tournant dans l'histoire du titre. Leur première visite se passa alors que la cantine préparait des fritures de sardines et que la ventilation était en panne. L'argent n'a pas d'odeur, mais, ce jour-là, les lettres du *Monde* avaient un parfum à faire fuir. En prenant le contrôle des différents titres du groupe, les actionnaires ont promis *urbi et orbi* de respecter leur liberté éditoriale. Désigné par le trio, le directeur du journal doit d'ailleurs être confirmé par un vote de la Société des rédacteurs du *Monde*. Les trois hommes ont également signé un protocole garantissant l'indépendance, conforté par la minorité de blocage accordée aux salariés. L'indépendance... Pour Hubert Beuve-Méry, elle seule comptait et valait la peine de faire un journal. Alors, BNP marchera-t-il dans les pas d'HBM ? Le trio a écrit qu'il s'y engageait dans les colonnes du *Monde*, le 4 novembre 2010. J'en vois qui ricanent, qui susurrent entre leurs dents : « *Les promesses n'engagent que ceux qui y croient...* ». Ces sceptiques ont raison au moins sur un point : tous les protocoles, les serments n'éviteront jamais l'autocensure, plus insidieuse que la plus insidieuse des propriétaires. Il y aura toujours des articles qui vogueront sous pavillon de complaisance.

c

Chiant

« *Faites chiant* », aurait dit Hubert Beuve-Méry à ses journalistes. La formule est en fait d'Adrien Hébrard, patron du *Temps*, avant guerre. Le fondateur du *Monde* n'a donc jamais donné cette consigne, même s'il est toujours des rédacteurs qui semblent le penser. « *Le lire, c'est déjà travailler* », disait-on naguère dans les ministères. « *Le poids des mots, le choc des paupières* », affirmait le regretté Pierre Desproges. Et ce pastiche musical : « *En lisant Le Monde, qu'il fait bon, fait bon, fait bon/En lisant Le Monde, qu'il fait bon dormir.* » C'est bien sûr oublier quelques moments de grâce. C'est bien sûr oublier certaines plumes, si belles en leur légèreté. Reste que le journal de référence traîne une abominable réputation de sérieux, de pesanteur. Le plus étonnant est qu'il s'en montre fier.

d

Daté

Depuis soixante-dix ans, c'est la même question : « *Quand paraîtra votre article ?* » Depuis soixante-dix ans, c'est la même réponse : « *Mon pauvre monsieur !* » Le journal paraît l'après-midi ou le soir à Paris, dans certaines banlieues et dans certaines grandes villes, mais il porte la date du lendemain, jour où il paraît dans la plupart des régions, sauf le week-end, où il est distribué dès le samedi et est daté dimanche-lundi. De quoi se prendre les pieds dans le calendrier, il faut l'admettre. Heureusement, il y a désormais Internet. On appuie sur un bouton, et l'article est disponible au même moment dans le monde entier. Mais là, il pourra malgré tout rester invisible, enterré dans un cul-de-basse-fosse du site, dont il ne sortira que plus tard, à une date indéterminée, quand il sera mis en avant, s'il l'est seulement (voir « *Home* »). Parfois aussi, certains articles sont disponibles en priorité dans la zone abonnés, parfois avant, parfois après la publication dans le journal papier, puis ils seront basculés, ou non, en gratuit, à moins qu'il ne s'agisse de *reverse publishing*, auquel cas l'information sera donnée sur le site la veille de la parution dans l'édition papier, qui sera datée du lendemain. « *Quand paraîtra votre article ?* – *Mon pauvre monsieur...* »

e

Editorial

Chaque jour, en fait chaque petit matin, la question fuse : sur quel sujet écrire l'éditorial ? Et, question subsidiaire : que dire, que penser ? Parfois, c'est évident. Les sursauts de la planète fouaillent *Le Monde* dans sa raison d'être, ses valeurs. Ils épousent ses grands combats. La pensée s'envole alors. Les mots font mouche, font date. Ils tonnent encore des décennies plus tard. Mais les jours de temps calme, de grande bonace de l'actualité, l'exercice peut virer au pensum. Quand le menu des pages n'offre que chiens écrasés à Oulan-Bator ou polémiques de pacotille sous quelques dorures, il faut avoir vu l'éditorialiste tenter de remplir la place impartie pour comprendre ce que veut dire la solitude. Sans doute est-ce pour ces jours-là que l'éditorial est depuis toujours anonyme, bien plus que pour la raison officiellement invoquée qu'il engagerait notre collectivité dans son ensemble. « *La France s'ennuie* », avait écrit juste avant Mai 68 Pierre Vianson-Ponté, dans une prise de position demeurée célèbre. Certains jours, l'éditorialiste aussi, et ferme.

f

Femmes

Elles sont l'avenir du *Monde*. Longtemps, ce journal leur fut interdit. Quelques pionnières comme Claude Sarraute ou Yvonne Baby forcèrent les portes. Petit à petit, elles se firent plus présentes, ces femmes du *Monde*, jusqu'à être aujourd'hui majoritaires dans la rédaction. Comme une suite logique, le titre a eu une directrice, Natalie Nougayrède. De toutes les révolutions – biffons vite ce mot –, de toutes les réformes qu'a connues la rédaction, cette féminisation n'est pas la plus négative. Pas de quoi se pavaner pourtant : *Le Monde* est encore en retard sur la société, notamment en matière de diversité. Il reste du chemin à parcourir avant que la rédaction ne soit le parfait décalque de la rue ou d'un wagon de métro.

g

Gutenberg

RIP, le saint homme.

h

Home

The place to be. La page d'accueil, la « *home* » donc, est au site du *Monde* ce que la « *une* » est au journal papier : un graal. On se bat pour y être, et donc y être vu, en notre narcissisme professionnel. Signe des temps, les débats pour faire les titres de la première page, voire la manchette, sont moins après. Aujourd'hui, il faut être dans la *home* (prononcez « *heume* », comme le casque du même nom). C'est aussi, comme la « *une* » papier, une auberge espagnole où palpète la vie dans toutes ses dimensions. Une réforme judiciaire, une avancée chirurgicale, une petite phrase politique, une déclaration à l'arrivée du Tour de France, la chute de la Bourse de Francfort ou un fait divers aux Etats-Unis : tout fait miel. Le haut de la *home* est un pinacle qu'il n'est pas simple d'atteindre et où il est encore moins simple de rester, comme tous les lieux de pouvoir. Il y a quelque chose du rodéo où il faut tenir le plus longtemps en selle, sachant qu'à terme le plus accrocheur des cow-boys sera forcément jeté à terre. Parfois, quelques minutes et puis s'en va, chassé par un autre article et remis dans les catacombes de la Toile. Pour être dans la *home*, il faut être « *remonté* » par les journalistes qui s'occupent du site et décident de la hiérarchie des informations en ligne. On ne dira jamais assez de bien de ces aiguilleurs qui ont droit de vie ou de mort sur un article. Poste stratégique, lieu de toutes les pressions, il y faut des nerfs d'acier pour affronter de l'aube

clair jusqu'à la fin du jour la même injonction triviale : « *Quand est-ce que tu me re-montes !* » Les informations gravissent ainsi la *home* et la redescendent. Il y a dans tout cela quelque chose du mythe de Sisyphe et des jeux d'« *Intervilles* ».

i

Investigation

Le Monde s'en est fait une spécialité. Il a sorti nombre d'affaires retentissantes. Il a été gratter plus d'un érythème, à l'Elysée ou au Luxembourg. Comment définir l'investigation, si ce n'est par son contraire, la communication, cette manie du temps ? C'est aller fouiner là où l'on ne veut pas qu'on aille. A ne pas confondre cependant avec l'Inquisition. Tintin, oui ! Torquemada, non ! L'enquête, l'art de chercher, est une raison d'être du journalisme, à parts égales avec le reportage, l'art de regarder, et l'analyse, l'art de comprendre. Tout cela fait information. Au finale, mieux vaut en revenir aux fondamentaux du *Monde*, définis par Hubert Beuve-Méry dans son premier éditorial en 1944 : « *La première ambition est d'assurer au lecteur des informations claires, vraies et, dans toute la mesure du possible, rapides, complètes.* » Dans sa biographie d'HBM, Laurent Greilsamer, un ancien de la maison, rappelait que le patron du *Monde* avait trouvé ces lignes d'une « *éccœurante banalité* ». Pas tant que ça, comme le sait bien qui a tenté l'exercice. C'est en fait une quadrature avec laquelle la rédaction se collette depuis soixante-dix ans.

j

Journal du soir

Il fut un temps où *Le Monde* sortait une fois par jour, à heure plus ou moins fixe. C'était le « *quotidien du soir* », le rendez-vous vespéral de l'élite intellectuelle, qu'on n'appelait pas encore « *CSP+* ». Les correspondants, ses grandes oreilles sur tous les continents, assuraient une veille continue, prêts à réveiller la sténo à la moindre montée de fièvre de la planète. Mais l'heure du bouclage avait quelque chose d'irrévocable. Tout, et surtout la montée en tension, convergait vers ce moment fatidique. Il était sans après, du moins jusqu'au lendemain, même lieu, même heure. Comme une sorte de mort quotidienne. Les Anglo-Saxons baptisent assez justement cela la *deadline*. Internet a bousculé cette immuabilité, imposé l'information en continu. Le site fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il a même déplacé des journalistes sur d'autres fuseaux horaires pour alimenter

la mécanique quand la France est dans les bras de Morphée. *Le Monde* ne dort plus, comme Las Vegas, les écrans de veille remplaçant les bandits manchots. Le titre est également omniprésent sur les réseaux sociaux. *Le Monde* tweete, sème ces fragments de 140 signes, parfois aussi abscons qu'un message de la Résistance. On frôle là l'immédiateté. Il y a d'autres temporalités, celles-là plus longues que le rythme quotidien : les suppléments hebdomadaires, le magazine, les hors-séries. Il faudra bientôt ajouter un rendez-vous chaque matin sur les téléphones mobiles. De la nanoseconde à l'almanach annuel, le temps est ainsi démultiplié. Comme si *Le Monde* travaillait désormais avec cinq horloges, la première égrenant les secondes, la deuxième les minutes, la troisième les heures, la quatrième les jours, la dernière les mois. « Et l'horloge interne ? », tempêtent les syndicats.

Kafkaïen

On évoquera ici le déroulé du journal. Il est baptisé dans le jargon « chemin de fer », même s'il est loin de rouler sur des rails. Il vire même à l'impossible équation. D'un côté, les chefs de service, qui disposent pour leur rubrique d'une place décidée au jour le jour, en fonction de l'actualité. De l'autre, les journalistes, qui leur proposent des sujets à faire entrer dans ladite rubrique. Il faut donc que la masse de copie, appelée M, soit exactement égale à la surface disponible, dite S. Or M et S ne coïncident que rarement, c'est là le casse-tête quotidien. Si M est inférieur à S (situation rare mais possible, pendant les vacances, par exemple), il faut au chef remplir ses pages avec le tout-venant, demander de la copie à un rédacteur par essence surmené, courant entre trois rendez-vous. Crise de nerfs. Si M est supérieur à S, il faut au même chef couper ou arrêter un article, faire des arbitrages entre des choses qui n'ont rien en commun si ce n'est d'être des informations. Pourquoi la Corée du Nord plutôt que la Côte d'Ivoire, la justice plutôt que l'éducation ? Pas facile d'argumenter. Crise de nerfs. Plus subtilement, le chef de service peut tenter de glisser la copie surnuméraire dans les pages d'un autre chef de service, comme vulgaire coucou. On se livre alors à de subtils jeux sémantiques, à la lisière de la mauvaise foi, entre ce qui est de l'ordre de l'international ou de l'économie, du politique ou du social. Crise de nerfs. Il faut alors, pour régler ce grand embouteillage et cette dépression collective, un gendarme (on aurait pu intituler cette notule « Képi », d'ailleurs) : la direction de la rédaction. Elle devra décider de qui se faire détester. Contrairement aux idées reçues, Internet, à l'expansion supposée infinie, ne simplifie pas la chose. L'espace S y est simplement remplacé par le temps T qui passe trop vite, comme chacun sait. T est, comme S, incapable d'absorber la masse M. Les journalistes n'étant pas des Einstein, on arrêtera là. Cette lettre de l'alphabet est également l'occasion de saluer les correcteurs, qui nous en évitent tout de même de bien belles.

Lèche-bottes

Jamais rencontrés dans ces couloirs.

Magazine

Le supplément de fin de semaine fut longtemps un serpent de mer. Pendant des décennies, des projets fleurirent, sitôt remisés dans les cartons. Le papier glacé, son présumé tape-à-l'œil, faisait peur. Il existe aujourd'hui, les inconditionnels y trouvant un moment de félicité hebdomadaire, les réfractaires se demandant pourquoi massacrer inutilement des forêts. Ne jamais oublier que, par essence, l'hebdomadaire rompt avec le quotidien.

Niépce

Au commencement était le Verbe. Longtemps, même après la fin des restrictions de papier, *Le Monde* se résuma à des colonnes de gris, empilées à la va-comme-je-te-pousse. Il y avait, dans ce refus janséniste de l'illustration, la volonté de ne pas se soumettre à la dictature de l'émotion. Puis on osa timidement les dessins, au début de véritables miniatures que Plantu et les autres façonnaient sous microscope. Vinrent la photo et l'infographie, plus récemment la vidéo. *Le Monde* s'adapte peu à peu à la société de l'image. Il soigne son visuel, sa mise en pages. Plaisir des yeux, bien sûr. Mais pas seulement. La photo, la vidéo sont aussi reconnues comme une autre manière de dire.

Opinion

« Center-left », centre gauche : c'est ainsi que *Le Monde* est rangé une fois pour toutes par la presse des pays anglo-saxons. Un classement pragmatique, bien dans leur manière, mais aussi une paresse intellectuelle indigne d'un pays comme la France, passionnée de politique, adepte de la joute oratoire, amoureuse du débat pour le débat. « *Mon journal n'est ni de droite ni de gauche* », disait HBM. C'est là l'erreur, au pays de Descartes. Inclassable n'est pas français. L'un verra donc dans *Le Monde* l'organe du grand patronat, l'autre un tract révolutionnaire. Il le dira cryptomaxiste ou ultralibéral, cul-bénié ou immoral. Il est heureusement, chez ses détracteurs de tous bords, un point d'accord qui transcende les clivages : *Le Monde* est bien-pensant et politiquement correct – trop, puisque c'est censé être un sceau d'infamie. A noter une autre permanence : les relations de ce journal avec tous les présidents de la V^e République ont fini dans la plus franche méfiance. Mieux qu'une Légion d'honneur !

Publicité

« *Ceux qui en ont pleurent, ceux qui n'en ont pas meurent* » : telle pourrait être la définition proposée aux cruciverbistes pour ce mot en neuf lettres. Hubert Beuve-Méry, puisqu'il faut toujours en revenir à lui dans les moments de questionnement, disait en 1956 : « *Par bonheur, il y a la publicité, l'indispensable, la bien-faisante publicité.* » Mais il s'en méfiait également comme de la peste, de cette « réclame », refusait ce qu'il estimait des compromissions. Le débat reste toujours pendant. Le principal risque, accentué par Internet, est la confusion des genres. *Le Monde* a établi une charte qui trace des frontières imperméables. Reste l'inévitable risque de contrebande.

Qualité

Une prétention, la seule qui vaille.

Retard

Trônant toujours dans le bureau du directeur du journal, la pendule d'Hubert Beuve-Méry est devenue un objet mythique. Depuis soixante-dix ans, ses aiguilles trottent dans le cerveau des journalistes. Comme le lapin blanc d'Alice au pays des merveilles, le journaliste du *Monde* est en retard, en retard, en retard. Le temps est sa hantise, son adrénaline également. La peur d'être à la bourre et la peur de se tromper sont le yin et le yang de la profession. Parfois, souvent, il faut choisir.

Scoop

Moment magique, acmé d'un article. Rêve d'Icare aussi. Gare à ne pas se brûler les ailes.

Troll

Mauvais génie des forums d'Internet, agent provocateur, dénonciateur anonyme, grand nostalgique de la Kommandantur, rebaptisé « point Godwin ».

Utopie

Le jour où *Le Monde* arrivera à l'heure chez les abonnés.

Vêtement

Le *dress code* des journalistes du *Monde* a évolué. Le costume sobre et la cravate sombre, de mise jusqu'au milieu des années 1980, ne sont plus une obligation. Il est même des journalistes politiques qui jettent négligemment leur veste sur l'épaule lors des universités d'été. On s'habille toujours en anglais, mais le jean, le tee-shirt, les boots ont remplacé les costumes à la Savile Row. La panoplie s'est globalement étendue, tout comme les pratiques capillaires, qui font se côtoyer le fan de l'Ajax des années 1970 et l'inconditionnel de *Chéri-Bibi*. Le journaliste du *Monde* ressemble désormais au tout-venant. On ne pourra que regretter ce relâchement de vulgum pecus, ce manque de tenue, bien dans l'air du temps. A noter au *Monde.fr* une propension au look Zuckerberg.

Web first

C'est l'antienne du moment, au *Monde* et partout dans le monde. Le Web avant tout. « *Web first* » et bientôt « *Web only* », le Web tout seul, puisque le papier est condamné par les oracles. Comme en tout, il faut se méfier des nouveaux convertis, des Diafoirus du *www*. Ils disent « le Web, le Web, le Web », comme les médecins de Molière disaient naguère « le poumon, le poumon ». Internet reste cette révolution qui, bon gré mal gré, bouleverse toutes nos habitudes. Certains y voient un espace de liberté jamais connu, un confort d'informer sans équivalent dans l'Histoire. D'autres le considèrent comme un Moloch qu'il faut nourrir sans fin, un immense tube digestif qui avale indifféremment les informations, sans même leur trouver un goût. Vain débat sur un outil et non sur son usage. Lues sur une page de journal ou un écran, ces lignes resteront ce qu'elles sont. Hélas !

X (Monsieur)

Le meilleur informateur du journal. Son nom ne vous dira rien, et pourtant il transpire dans bien des écrits. Monsieur – ou Madame – X est le bon Samaritain des médias. Il donne volontiers des tuyaux, par courtoisie, rarement par intérêt. Il parle le « off », une langue cabalistique qu'il faut ensuite décrypter. Les renseignements de Monsieur X sont souvent plausibles. Tout le souci est de vérifier qu'ils sont vrais.

Y (génération)

Entendue, cette discussion entre deux étudiants de la fac de médecine de Montpellier parlant de leur téléphone mobile : « *J'ai l'appli du Monde.* – *Moi aussi, c'est celle que je regarde le plus quand je veux me tenir au courant de l'actualité.* » A côté, un vieux journaliste respire.

Zygomatiques

Tout cela pour rire, bien sûr.

On n'est pas sérieux quand on a 70 ans

Comment nous raconter en images sans faire le énième reportage dans la rédaction qui montre nos journalistes en réunion, la tête sur leurs écrans d'ordinateur, au téléphone ou encore sur le terrain ? Pour nos 70 ans, nous avons décidé d'être moins sages et de casser l'image conventionnelle du *Monde* en demandant au photographe Stéphane Remael des portraits décalés, qui ne se prennent pas au sérieux. Des portraits pour raconter quelques-uns de nos métiers, du rédacteur au correcteur en passant par la direction commerciale ou l'éditeur. Des métiers en perpétuelle révolution, qui font, aujourd'hui comme demain, la richesse du *Monde*.



Hervé Bonnaud, direction commerciale. PHOTOS : STÉPHANE REMAEL POUR « LE MONDE »

Remerciements

Clément Brandely, Joseph Cadet-Vezin, Aurore et Benjamin Lalande, Raphaëlle Vezin, les boutiques La Droguerie (Paris 1^{er}), Rouge et Noir (Paris 6^e), l'école élémentaire Vulpian (Paris 13^e) et Pixus Prod.



Louis Dreyfus, président du directoire.



Magali Cartigny, édition centrale.



Morgiane Achache, chef de projet au Monde.fr.

Un journal de journalistes

Deux publications évoquent les plus belles heures, passées et à venir, du quotidien

De la rue des Italiens au boulevard Auguste-Blanqui, en passant par la rue Falguière et la rue Claude-Bernard, comment raconter *Le Monde* ? Avec quels outils retracer cette aventure ? La génétique d'abord, tant il est vrai que, comme chaque journal, *Le Monde* possède un ADN propre, qu'il est essentiel de savoir décrypter. L'Histoire ensuite, tant celle-ci est à la fois riche et foisonnante. L'inné et l'acquis, en somme, auxquels il convient d'ajouter l'écriture, le style, tous ces talents qui, depuis presque trois quarts de siècle, ont fait de cette « université de papier » un journal de journalistes. Un quotidien du soir voulu par de Gaulle – c'est même le chef de la France libre qui lui oc-

troya, dès sa naissance, sa sacro-sainte indépendance –, ouvert sur le monde – fort d'un réseau de correspondants à l'étranger sans égal dans la presse française, il s'ouvre sur l'actualité internationale – en s'inscrivant résolument dans le débat public.

Triple exercice

Pour ce soixante-dixième anniversaire, nous nous sommes livrés à un triple exercice : retour en arrière, arrêt sur images, et projection sur l'avenir. L'histoire du *Monde* entremêlée avec celle du monde, c'est dans un gros et beau livre que nous l'avons reconstituée : *Le Monde, 70 ans d'histoire* (Flammarion, 500 pages, 39,90 euros). Vous y retrouverez de très

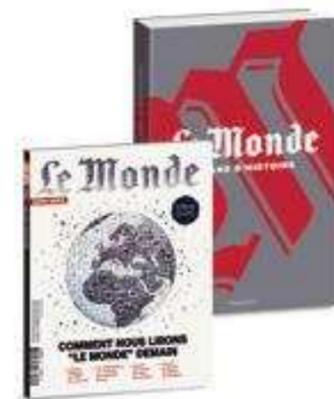
nombreux articles qui ont fait la réputation du quotidien. Au-delà des reproductions de « unes » et de pages intérieures du journal qui illustrent cet ouvrage, une trentaine de grandes plumes, passées ou actuelles, comme autant de regards sur l'actualité de ces soixante-dix années, ont accepté d'y contribuer. Restait enfin à éclairer les coulisses du journal. Raphaëlle Bacqué et Ariane Chemin s'en sont chargées, reconstituant avec talent dix-sept journées qui ont fait *Le Monde*.

Vendu en kiosque, un hors-série intitulé « Comment nous lirons *Le Monde* demain » (98 pages, 7,90 euros) tente, pour sa part, de deviner le futur du quotidien, quels qu'en soient les supports. Autres cultures, autres pratiques profession-

nelles, mais toujours le même ADN : cet exercice prospectif fait découvrir de nouveaux métiers – social média éditeur, home editor, référenceur – et de nouvelles formes journalistiques – data journalisme, fact checking, webdocumentaire...

Au final, direz-vous, ce *Monde* de demain, de quoi sera-t-il fait ? Bien malin qui pourrait répondre de manière catégorique. Une certitude pourtant : il demeurera un journal de journalistes, assurant à ses lecteurs « des informations claires, vraies, et dans toute la mesure du possible, rapides, complètes », ainsi qu'il était écrit le 18 décembre 1944, dans le premier numéro, daté, comme il se doit, du lendemain : 19 décembre 1944. ■

FRANCK NOUCHI



SOIRÉE SPÉCIALE SUR FRANCE 5 JEUDI 18 DÉCEMBRE DÈS 20.35

LA GRANDE LIBRAIRIE LES GRANDES QUESTIONS

À L'OCCASION DES 70 ANS DU QUOTIDIEN *Le Monde*

Retrouvez François Busnel en direct à 20.35 et Franz-Olivier Giesbert à 21.35 entourés de nombreux invités

5 france5
d'intérêt
public
depuis 20 ans.